

## Une génération enthousiasmée<sup>1</sup>

Interview de Jean Florence <sup>2</sup>

*Le Bulletin Freudien – Comment avez-vous rencontré la psychanalyse ?*

Jean Florence – C'est lors de la première année de ma licence en Philosophie (1962) (à Louvain l'ancienne) que j'ai entendu parler de la théorie psychanalytique. C'était une découverte parce que d'abord je ne comprenais quasi rien, tellement c'était un jargon. Il s'agissait d'une conférence de Paul Ricoeur, philosophe, sur l'archéologie du désir et la téléologie du sujet, une réinterprétation philosophique de Freud, en dialogue avec la phénoménologie. Nous avions aussi, en philosophie, le cours de De Waelhens qui commentait Lacan, l'article sur *La Famille*. Et ensuite, quand j'ai fait la licence en psychologie clinique, j'étais dans la première année où Schotte a enseigné. C'était une révolution ! Dans la faculté, il n'y avait aucun professeur qui parlait comme ça. C'était en 1963-64. J'étais de la génération de Michel De Wolf, Alfredo Zenoni, Anika Lemaire, Béatrice Wauters et quelques autres.

On était un groupe qui s'est très vite attaché à l'enseignement de Schotte. On trouvait cela passionnant, alors qu'on avait d'autres cours de psycho, peu intéressants. J'avais fait la philo avant ; tout de suite, je reconnaissais qu'il y avait une ampleur de pensée. C'était un des avantages de Schotte. En plus, il avait un vaste

---

1. Titre de la rédaction du Bulletin freudien

2. Interview faite par Michel Heinis et Anne Joos, le 05/09/2007, à Bruxelles.

réseau d'amitiés, dont il est fait état dans son dernier livre<sup>3</sup>, du fait qu'il avait été faire des études de philosophie, de psychiatrie et de psychanalyse, en Suisse allemande, en Allemagne, puis à Paris. Il ne se passait pas une semaine sans qu'il y ait un invité, soit un soir, soit à un de ses cours. Et on a vu défiler un nombre incalculable d'analystes, ses amis de la Société Française de Psychanalyse de l'époque, Dolto, Leclaire, Rosolato, Granoff, Aulagnier, Ortigues, Lacan, et plus tard ceux de l'École freudienne de Paris. Schotte ne faisait pas de discrimination entre les groupes et ne rentrait pas dans les querelles de chapelle. Comme il avait noué ses amitiés avant les éclatements, il gardait des relations aussi bien avec les Fedida, les Anzieu, Laplanche surtout et Pontalis, Granoff, qu'avec Perrier, Clavreul, Israël... Tous ces gens sont venus à Louvain et ont fait des séminaires avec nous.

Une fois à l'École belge de psychanalyse, après 1965, il était naturel d'aller à Paris, à presque tous les congrès de l'École freudienne de Paris, pendant des années. Schotte, Vergote, Duquenne, Quintart, avaient eux-mêmes participé à des séminaires de Lacan, Schotte à celui sur le transfert ; Vergote logeait comme étudiant belge à Paris et avait une analyse là-bas, chez Favez-Boutonnier, je crois, et il avait des supervisions avec Lacan ; Quintart était chez Lacan ; Duquenne également.

Quand ils sont revenus en Belgique, ils étaient jeunes encore et ils ont fait leur demande à la Société belge ; on leur a dit qu'il leur fallait refaire une didactique chez un des didacticiens, quatre fois par semaine, trois quarts d'heure... Ils n'ont pas accepté cette contrainte, ayant une tout autre expérience de ce que c'est que l'analyse, beaucoup moins formelle et moins hiérarchisée, puisque Lacan lui-même avait critiqué cette hiérarchie dans la Société psychanalytique de Paris (S.P.P.). Mais ils voulaient être reliés à un groupe... C'était la seule association analytique en Belgique à l'époque, encore assez jeune. Cela n'a pas marché. Alors, ils se sont dit qu'ils allaient créer leur propre école.

Ils étaient quelques-uns, Schotte, Vergote, Ingels, Piron, Duquenne, Quintart, Huber, Denise Desmedt (dont on ne sait pas si elle a participé dès la création). Ils ont écrit des statuts, qu'ils ont fait paraître au *Moniteur*, et ils ont ainsi créé l'École Belge de Psychanalyse, avec des débats sur le nom... Schotte l'explique, je crois<sup>4</sup>.

Très tôt, ils ont recruté nombre de gens parmi les étudiants de Louvain, dont nous étions. Donc, pendant bien dix bonnes années, l'École belge, comptait également des Flamands, car Vergote et Schotte donnaient des cours aussi bien en français (UCL, Université Catholique de Louvain) qu'en flamand (KUL, Katholieke Universiteit van Leuven). De Waelhens aussi. Il y eut donc une même génération, de

---

3. *Un parcours, rencontrer, relier, dialoguer, partager*, Editions Le Pli, novembre 2006.

4. Op. cit.

Flamands et de Francophones, qui se retrouvaient aux réunions de l'Ecole et aux séminaires, qui se faisaient, d'abord au boulevard de Tirlemont au Centre de consultations de psychologie clinique, lieu qui a été très longtemps celui où on se réunissait, puis à la Faculté de Psychologie, rue de Tirlemont, où l'on invitait les conférenciers. Ce fut évidemment très vite la bagarre à la Faculté de Psycho avec les expérimentalistes, comme ils s'appelaient à l'époque, car la célébrité de Schotte et l'enthousiasme qu'il créait engendraient des rivalités et des problèmes à l'intérieur de la Faculté.

Et puis Schotte a eu quand même, malheureusement, un langage parfois un peu méprisant à l'égard des « cocos », comme il disait, les cognitivo-comportementalistes. Maintenant à la Faculté, d'où je m'en vais cette année, les psychanalystes sont encore perçus dans l'hostilité, voire la haine, ainsi suscitée...

Si la psychanalyse a du mal à exister à la Faculté de Psycho, c'est en partie suite à ces vexations qu'on ne pardonne pas. Ils nous l'ont fait payer quoi ! Certains d'entre eux avaient choisi d'être assistants de Mertens de Wilmart qui donnait cours de psychanalyse, mais selon le modèle Société, selon un modèle très métapsychologique et psychologique en fait, et de Mertens de Wilmart ils sont passés vers l'expérimental.

Tandis que ceux qui ont suivi Schotte, faisant leur mémoire et certains des doctorats avec lui, sont restés beaucoup plus ouverts à Lacan et surtout au dialogue avec les sciences humaines et la philosophie. C'était cela la révolution. C'était cela qui distinguait Schotte, on travaillait la linguistique, avec Jucquois, et même avec Jakobson... On a eu une chance folle ! C'était de belles années ! De 1964 à 1971.

Puis il y a eu la dissolution de l'Ecole freudienne de Paris et les remous, et, de la part de Schotte, Vergote, Piron et d'autres, une certaine irritation du tour que prenait l'engouement de certains pour l'enseignement de Lacan, avec quelque chose qui se fermait pour eux, qui était moins ouvert, où Lacan créait son propre univers. Et des gens comme Gilson, Cornet, Malengreau, Zenoni, Wauters, André, Liart, Depelsenaire, Krajzman, se mettaient à faire des analyses ou des contrôles chez Lacan, des contrôles chez des élèves ou des proches de Lacan, comme Clavreul, Melman, Safouan, essentiellement, Leclair, Rondepierre. A l'époque, c'étaient les « barons » de l'EFPP, l'Ecole Freudienne de Paris. Et cela a créé une divergence de transferts et d'influences. Je crois que Schotte et Vergote ont senti que leur influence d'enseignants s'atténuait par rapport à cette manière de dire, de faire, d'être aussi, parisienne, lacanienne. Cela a créé de l'hostilité, puis de l'incompréhension, après des tentatives manquées de rénover un peu le style à l'intérieur de l'Ecole, éventuellement d'introduire de nouvelles procédures d'admission, la passe par exemple. Et je me rappelle encore Piron se fâchant et disant « la passe ne passera pas ! », parce que les fondateurs se sentaient contestés

dans ce qu'ils avaient voulu créer, avec une ouverture dans l'esprit de Lacan, mais sans dépendance ni allégeance à Lacan. Ils n'avaient pas voulu lier l'École Belge de Psychanalyse à l'École Freudienne de Paris, alors que personnellement Schotte était à l'École Freudienne de Paris, avec Lucien Israël, les seuls membres surnuméraires du Directoire de l'EFP... ; il explique cela dans son bouquin *Un parcours, rencontrer, relier, dialoguer, partager*.

– *Le seul membre "surnuméraire" », disait Schotte.*

C'est cela, il était dans le directoire. Lacan venait à Gand assez souvent et grâce à Schotte, il avait toute une ouverture sur l'Allemagne ! C'est Schotte qui lui a fait rencontrer Binswanger, les phénoménologues, Heidegger, avec lequel il avait des liens. Il était donc une cheville ouvrière dans le rapport au monde germanique, phénoménologique et psychiatrique aussi. Schotte a éprouvé une progressive amertume de voir qu'au fond c'était un peu à sens unique que Lacan l'utilisait, qu'il n'y avait pas de retour, et que toute une partie des « élèves » allaient à Paris et revenaient avec des idées contestataires, de réforme des structures, des enseignements. La dernière fois que Lacan a été invité chez Dominique Thibaut à l'époque, c'était nettement dans l'intention de torpiller la manière dont on concevait la psychanalyse à l'École Belge ! Lacan s'est prêté à cela. Il est venu, il a parlé à sa façon. On sentait bien que le dialogue se perdait avec les fondateurs de l'EBP, Duquenne faisant exception. Puis, petit à petit, par petites vagues, il y en a d'autres qui ont quitté. Je crois que le tout premier est Serge André, avec M. Liart, M. Krajzman, A. Zenoni, Y. Depelsenaire, pour créer ce qui n'a pas été tout de suite l'École de la Cause. Puis, ça a été Patrick De Neuter, Nicole Stryckman et Jean-Pierre Lebrun, qui se sont ralliés à la Convention freudienne, puis à Melman, à l'Association freudienne ; et ensuite les fondateurs du Questionnement psychanalytique : J. Daveloose, R. Aron, Z. Veress, M. De Wolf...

– *Le « groupe Mésalliance ».*

– C'est cela. Je suis occupé à lire un bouquin que vous devez absolument lire : *L'homme qui marchait sous la pluie*<sup>5</sup>. Oh, c'est génial ! C'est un témoignage de toute cette histoire de l'éclatement de l'EFP par quelqu'un qui a été fidèle à Lacan, mais qui s'est progressivement fait écarter par Miller, qui a été mis sur le côté. Il fait le récit de toute son aventure institutionnelle. Ça vaut la peine ! Il faudrait même le signaler dans le numéro de votre revue. Cela tisse la toile de fond de l'histoire du mouvement lacanien et de ses répercussions en Belgique.

Je sens l'histoire un peu comme lui. Les gens qui deviennent exclusifs, dogmatiques, sectaires, méprisants, enfin, tout un processus comme ça, et ensuite plus rien

---

5. J. Clavreul, Editions Odile Jacob, Paris, 2007.

d'autre n'existe que leur propre discours. C'est un peu pour cela que je suis toujours resté à l'Ecole Belge, car je sentais qu'on pouvait y garder la liberté de langage et d'adhésion, et qu'il n'y avait pas d'exclusives théoriques ni de lien privilégié à une personne.

Mais je pense que la dissociation qui s'est faite à l'EBP, l'Ecole Belge de Psychanalyse, est due à cet éloignement, ce départ de gens qui allaient à Paris, qui développaient un transfert plus costaud sur Lacan et qui revenaient avec ses tournures de langue, proposant des séminaires de lecture de Lacan réservés à de petits clubs, dont les autres se sentaient exclus, parce qu'ils n'allaient pas autant à Paris. Cela a créé des sous-groupes, des tensions, des sentiments de malaise.

Et moi qui faisais des séminaires avec eux depuis des années, je les ai vus partir petit à petit. Je ne voulais pas adhérer à la personne de Lacan, à un maître, comme ça. Je trouvais qu'à l'Ecole on nous laissait, de ce côté-ci de la frontière, suffisamment de liberté d'aller et de venir. J'ai refait moi-même une tranche là-bas chez un ancien membre de l'Ecole Freudienne de Paris, mais sans me sentir obligé de suivre Lacan.

Cela fait que les contacts sont devenus beaucoup plus rares et plus ponctuels, parce que parler de psychanalyse avec certaines personnes qui sont chez Miller, ça devient difficile, parce que leurs propos deviennent uniréférentiels et avec un côté dédaigneux ou sectaire qui rappelle l'esprit qu'il y avait dans *Delenda*, par exemple, lors de la dissolution de l'EFP.

– Vous pouvez expliquer un peu ?

Eric Laurent et Jacques-Alain Miller ont mis en place un type de lecture, de censure des écrits d'analystes de l'EFP, qui n'étaient pas conformes à la théorie lacanienne ! Ils critiquaient et « descendaient » des gens de manière très violente. Un peu comme des procès de Moscou, staliniens, des modes d'exclusion. Il faut citer la tentative qu'il y a eu de préserver un mode de pensée ouvert avec René Major, avec le groupe qui s'appelait « Confrontations », groupe de rencontre inter-associations, qui créa sa propre revue. Denis Vasse y avait participé et s'est fait démissionner de sa fonction de secrétaire de l'EFP par Lacan qui n'a pas supporté qu'il y ait des relations transversales entre des analystes de plusieurs groupes.

– Il y avait déjà plusieurs groupes <sup>6</sup> du vivant de Lacan ?

– Ah oui ! Il y avait déjà les gens du Quatrième groupe, de Piera Aulagnier et François Perrier, avec lesquels on avait de bonnes relations ici en Belgique. Et aussi le groupe Association psychanalytique de France, avec Pontalis, Laplanche, Rosolato, tout ça existait. Ces gens avaient créé des liens de travail et d'amitié avec

---

6. Nés au fil de l'enseignement de Lacan (ndlr).

nous.

Puis, au moment où a été fondée l'École de la Cause, la multi-appartenance n'était plus possible puisque c'était « on est dehors ou dedans ». Après quelques années, on s'est réuni pour que l'École reste ouverte au mouvement international. En tant que Président, j'ai officialisé les liens avec l'Inter-associatif, devenu européen depuis 1994. J'ai invité à l'École Guyomard, Vanier, Alain Didier-Weill, pour qu'ils expliquent ce qu'était l'Inter-associatif, qui regroupait quasi toutes les associations issues de l'AFP sauf la Société française et le groupe de Jacques-Alain Miller. Le groupe de Melman y était, Chemana, et d'autres... De même que le CFRP des Mannoni. Et par là, on a continué à avoir des relations avec le mouvement lacanien.

*– La dernière fois que Lacan est venu, c'était en quelle année ? Il était invité par l'École belge.*

Il est venu à des journées de l'École. C'était d'ailleurs près de Louvain. Et la dernière fois que je l'ai vu en Belgique, ce fut avenue Franklin Roosevelt au domicile de Dominique Thibaut. Lacan y était venu accompagné d'une fille très provocante sans qu'on sache qui c'était, mais, manifestement, il y avait quelque chose de provocateur. Il n'y avait que quelques personnes « choisies » qui étaient là. Il y avait donc une certaine sélection, où Dominique Thibaut espérait que ceux qui avaient été invités basculeraient du « bon » côté, mais cela m'a plutôt choqué. Et là, Lacan n'a pas dit grand-chose.

Il était déjà venu à Louvain, au grand amphithéâtre de la Rotonde, filmé par la RTBF, la fameuse fois où il s'est fait mettre du pain sur la tête. Nous étions là, devant, assis par terre au sein d'une foule compacte. On était un peu dans l'épopée et dans une sorte de moment de gloire de la psychanalyse, évidente en France et en Belgique, ayant un réel retentissement. Cela n'a jamais été aussi fort. A ce moment-là, c'était Schotte qui l'avait fait venir.

Dans les années 70-80, il y avait une certaine présence de Lacan dans la culture, dans le discours des sciences humaines, dans celui des universités. Puis, on a vu cela se réduire petit à petit et être contesté par des discours alternatifs, surtout par certains structuralistes marxistes, et puis par les behaviouristes et les cognitivo-comportementalistes.

*– Quand on a rencontré Antoine Vergote, il disait que, finalement, sans pouvoir se l'expliquer, Jacques Schotte n'avait pas pu transmettre à quelqu'un, il n'avait pas pu véritablement assurer sa succession.*

Ça, c'est un problème à la fois institutionnel et personnel, qui est aussi la manière dont Schotte liait des relations avec certains de ses élèves. Il établissait des sortes de choix politiques. Il voulait placer ses hommes comme ça... au Solbosch, par

exemple, ou au Wolvendael. Mais il n'a pas du tout soigné sa succession à l'intérieur de la Faculté de Psychologie à Louvain-la-Neuve. Par exemple, il m'avait demandé si cela m'intéressait de reprendre ses cours, mais il ne se rendait pas compte qu'il y avait une nouvelle façon de fonctionner de l'Université où la succession n'était pas automatique. Quand un professeur partait, le cours était remis dans le « pot commun » facultaire et c'était des commissions qui décidaient. Ce n'était donc plus le mandarinat, et il y a eu comme ça des discordances entre ses aspirations et visées et celles du Rectorat et de la Faculté.

J'ai été appelé à un moment donné pour reprendre une partie de l'enseignement de Schotte, celle plus proprement psychanalytique, parce qu'il donnait « psychologie sexuelle », « psychologie différentielle », il donnait dix cours et séminaires différents ! C'était inouï ! On pouvait presque faire tout son programme de clinique en suivant, en candidatures et en licences, les cours de Schotte, de Vergote, et de deux ou trois autres en plus, tellement on avait des cours de base et des séminaires de psychanalyse approfondis. On avait un enseignement de la psychanalyse qui était extraordinaire. Des gens importants étaient invités, comme je l'ai dit. C'était inouï. On devait travailler, essayer de leur poser des questions. C'était une fête intellectuelle.

La succession, pour y revenir, n'a pas été bien préparée. Elle a été morcelée. En plus, il y avait le côté flamand (KUL) et le côté francophone (UCL). J'ai été sollicité, pas par Schotte, mais par le vice-recteur Muraille et le recteur Macq, à l'instigation de Léon Cassiers, qui était en grande tension avec Schotte. Puis Regnier Pirard a été nommé plutôt que moi, à partir d'un jeu d'influence où, sans doute, Schotte pensait « Florence a déjà Saint-Louis », où j'étais très heureux comme professeur de psycho. Aux FUSL (Facultés Universitaires Saint-Louis, Bruxelles), le recteur Van Camp y recevait tous les conférenciers, tous les psychanalystes et philosophes en vogue. Lacan est aussi venu, en 1966.

– *Oui*.<sup>7</sup>

Derrida est venu aux FUSL ainsi que Michel Foucault ; tous les grands noms de la pensée française sont venus, philosophes, linguistes, critiques littéraires, écrivains, sociologues, politologues, logiciens, tout ce que l'on voulait et pendant des années.

---

7. Il était déjà venu précédemment, y prononcer deux conférences, les 9 et 10 mars 1960, sur L'Éthique de la psychanalyse. Le texte en a été établi, des années après, dans un Document de travail à l'usage des membres de l'Association Freudienne de Belgique (ndlr).

– *Des années très particulières...*

J. F. – Oui, et comme Schotte, Vergote et De Waelhens étaient les conseillers de Monseigneur Van Camp qui les invitait, c'était très psychanalytique. Il n'y avait pas une année sans que l'un ou l'autre psychanalyste ne soit invité ! Mais sans discrimination. C'était Piera Aulagnier et puis Serge Leclair, puis Lacan... Il y avait cette liberté.

– *Que devient l'enseignement de la psychanalyse à l'UCL ?*

On était plusieurs psychanalystes, Patrick De Neuter, Robert Steichen, moi, Michel Legrand qui, sans être psychanalyste, fut en partie quand même inspiré par la psychanalyse. Et toutes ces personnes sont remplacées par une seule, Suzanne Heenen-Wolff qui est de la Société Belge de Psychanalyse, libre, indépendante, avec un itinéraire intéressant. Elle a vécu en Allemagne, en Israël et à Paris ; elle a fait du journalisme, notamment pour parler de la cause palestinienne ; c'est donc quelqu'un qui a un profil original et un certain punch. Elle est allemande d'origine et multilingue. Elle est très combative, elle apporte du neuf dans la dynamique de la psychologie clinique. Mais des psychanalystes appartenant à une association psychanalytique, actuellement, il n'y en a plus, à part Sesto Passone, qui est à mi-temps, qui est à la Société psychanalytique de Paris, qui vient deux jours puis repart à Paris. Il y a Philippe Meire, qui était à l'École belge, mais il ne se définit pas exclusivement comme psychanalyste ; il est psychiatre du vieillissement dans une optique analytique. Jean Kinable, qui a fait une thèse avec Schotte, s'occupe surtout des tests projectifs Rorschach et de la criminologie dans une optique psychanalytique. Philippe Lekeuche, qui est à mi-temps, fait des thérapies psychanalytiques avec des psychotiques, à Saint-Luc notamment. Ce sont des enseignants qui travaillent en « free lance », ils ne sont pas dans des associations. Ils sont beaucoup moins identifiés comme analystes. Jean-Luc Brackelaire est à mi-temps à Namur et également à l'UCL ; il est le successeur de Patrick De Neuter comme Président du Département de Psychologie clinique (CAPP : psychopathologie, anthropologie et psychothérapie) ; il est psychologue, anthropologue et psychothérapeute d'orientation psychanalytique. Les autres connaissent bien la psychanalyse, font des thérapies psychanalytiques, mais ne sont pas dessinés aussi nettement comme psychanalystes. Le combat présent est de soutenir des recherches et des enseignements inspirés de la psychanalyse.

– *Oui, donc on peut penser que l'intérêt pour la psychanalyse risque de ne pas ou de ne plus être suscité par l'Université.*

Non... Ce n'est pas sûr... On a même été voir les autorités rectorales pour leur demander s'ils voulaient encore la psychanalyse à l'université ! On a été les voir avec Patrick De Neuter pour leur poser la question « si vous voulez l'éliminer, dites-le tout de suite », car du côté du Doyen de la Faculté et des psychologues



d'autres orientations, qui sont majoritaires, nous ne sommes pas des psychologues « scientifiques ». Ils veulent que la Faculté soit vraiment scientifique quoi ! Or, la psychanalyse ne l'est pas dans ses procédures, sa théorisation, ses mode de validation. C'est une herméneutique pour eux.

J'ai assisté à une réunion récente pour voir comment assurer les nouvelles formations à l'Université. Si maintenant, c'est trois ans de bac puis deux de master, et non plus trois licences comme c'était le cas avant, l'année de stage est réduite à six mois. Or les étudiants découvraient le monde de la clinique en allant faire leurs stages dans des institutions psychiatriques d'orientation analytique. J'ai dirigé des dizaines de stage d'étudiants qui allaient là où il y avait des analystes. Et ceux-là en revenant, terminaient leur troisième année, faisaient des mémoires en rapport avec la psychanalyse et souvent s'engageaient dans une formation analytique.

A mon sens, l'analyste restera encore. Des psychiatres de terrain ont écrit à l'université pour dire qu'ils avaient besoin de psychologues formés à la psychanalyse pour pouvoir travailler dans le domaine clinique avec des psychotiques ou avec des enfants autistes, qu'il fallait une sensibilité analytique pour aborder le champ psychopathologique, qu'ils refusaient l'exploitation pure et simple et exclusive de l'approche cognitive, et qu'ils n'accueilleraient pas des psychologues étroitement cognitivistes ou comportementalistes...

Par exemple, la Faculté de Psycho vient de bloquer la relance du troisième cycle CFCP<sup>8</sup>, qui permettait une formation au coût moins élevé pour les étudiants. La Faculté a trouvé le moyen de ne soutenir que le projet cognitivo-comportementaliste. Le responsable de la formation des psychiatres s'arrache les cheveux pour voir comment faire collaborer les psychologues avec la Faculté de Médecine... Les psychologues ne veulent pas entendre parler des médecins, ils veulent leur autonomie. Cette formation était bi-facultaire. Il y a donc une incertitude, car si des gens veulent maintenant faire un troisième cycle, je crois que ceux qui ont commencé peuvent le terminer, mais les nouveaux devront le payer... Ils devront être auto-supportatifs, ce ne sera plus sur la base d'un minerval d'étudiants de l'Université.

Ainsi, je crois que la psychanalyse n'a pas disparu de l'Université, d'autant plus que dans d'autres facultés on en parle. Par exemple, en Droit, je crois bien qu'un analyste a été sollicité pour donner un cours de réflexion sur la société. Antoine Masson est à Namur. Jean-Louis Renchon, Doyen de Droit, spécialiste du droit de la famille, est intéressé par la psychanalyse et travaille beaucoup en collaboration avec des psychologues sur le terrain. A Saint-Louis, beaucoup de gens sont pas-

---

8. Centre de Formation à la Clinique Psychanalytique, à Chapelle-aux-Champs, UCL en Woluwé.

sionnés et il n'y a pas de formation de psychologie à Saint-Louis ! Ce sont des philosophes, philologues, historiens, économistes, juristes, sociologues, des séminaires interdisciplinaires existent où la psychanalyse a beaucoup d'importance. Ce ne sont pas des pys, mais ils travaillent la psychanalyse.

– *La psychanalyse n'aurait-elle plus d'avenir ?*

Il y en a qui tiennent ce discours désabusé. Et d'abord, quelle psychanalyse ? Alors que la psychanalyse, c'est plutôt ce qui advient, ce qui est possible s'il y a un psychanalyste. Le travail analytique avec quelqu'un, sans préjugés que ça va être une psychanalyse. Est-ce la cure-type ? Si vous voyez Winnicott ou des analystes comme ça, ce sont des gens qui ont été confrontés à des psychotiques ou à des cas difficiles ; leur problème n'est donc pas de savoir si ce qu'ils font est « pur ». Ce qui compte, c'est d'essayer de trouver, grâce à l'analyse, un lien de travail thérapeutique qui peut devenir une analyse.

Il y a aussi un double discours, des gens qui ont des pratiques mixtes en cabinet privé et en institution, mais qui tiennent un discours de pureté analytique.

– *Qui nous indiqueriez-vous de rencontrer du côté flamand ?*

Quelqu'un qui a bien connu l'histoire de l'Ecole, c'est Jos Corveleyn, professeur et doyen de la Faculté de Psychologie à la KUL, ce qui l'a complètement absorbé. Paul Moyaert est analyste de l'Ecole et professeur de philosophie. Magda Plomteux est là depuis pas mal de temps déjà. Elle travaille à Kortenberg, ce qui est un peu l'équivalent de Chapelle-aux-Champs, côté flamand... Il y a toute une animation de psychanalyse d'adolescents, de psychanalyse de groupe... Ils font ça mes collègues flamands... Ce n'est pas un psychodrame analytique car eux appellent ça « psychanalyse de groupe », en particulier Luc De Rijdt, analyste et chef du service de psychiatrie pour adolescents. Un autre, qui travaille à Paris et a été directeur d'un CSM aux Pays-Bas et qui connaît bien les questions politiques, c'est Jaak Le Roy.

Ce sont des gens de ma génération, il y en a peu, car ils sont partis dans les autres groupes analytiques.

Au fond, on oublie cela, mais Schotte et Vergote étaient multilingues chacun ; cette capacité leur donnait accès à beaucoup de domaines et de collègues étrangers. Schotte m'avait dit que si je voulais faire ma thèse sur Freud, je devais lire l'allemand ! C'était la condition... et je ne regrette pas de m'y être attelé !

Schotte créait un enthousiasme réel, un transfert de type socratique, disons, et d'ailleurs il avait des habitudes de convivialité particulières. Pendant des années, tant qu'on était à Leuven, où j'ai entièrement fait mes études, ... venant de Gand, il arrivait toujours en retard, il commençait son cours et le terminait fort tard. On crevait de faim et on allait toujours manger à *La Gondola*, au coin de la place

Hoover. Et là, on se payait sa petite pizza ou sa petite lasagne, mais Schotte offrait toujours le vin et le cigare, puis on discutait jusque quatre heures... Les « groupies ». Les autres psychologues se foutaient un peu de nous. On avait vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ans...

– *Ce n'est pas rien de rencontrer un maître sur sa route.*

Oui ! C'est très important et il faut aussi pouvoir relativiser à un moment donné et reconnaître ce qu'il nous a donné...

– *Sans devoir pour cela le rejeter, ce qui est souvent le cas...*

Sans le dénier... Tu fais ta voie quoi, tu peux garder l'estime pour les maîtres, même si tu t'en es un peu éloigné, parce que dans le désaveu, il y a un ratage.

\*\*\*

#### **Post-scriptum de J. F.**

Ces propos très déliés et très subjectifs n'ont de valeur que de témoignage personnel, improvisé. Il mériterait d'être recoupé avec celui d'autres de mes contemporains. Ces propos n'engagent donc que moi.